Anabases

Traditions et réceptions de l'Antiquité

23 | 2016

Varia

L'étruscologie au xx^e siècle. Bilans historiographiques

Marie-Laurence Haack

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/anabases/5537>

DOI : 10.4000/anabases.5537

ISSN : 2256-9421

Éditeur

E.R.A.S.M.E.

Édition imprimée

Date de publication : 2 mai 2016

Pagination : 11-26

ISSN : 1774-4296

Référence électronique

Marie-Laurence Haack, « L'étruscologie au xx^e siècle. Bilans historiographiques », *Anabases* [En ligne], 23 | 2016, mis en ligne le 02 mai 2019, consulté le 21 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/anabases/5537> ; DOI : 10.4000/anabases.5537

L'étruscologie au xx^e siècle Bilans historiographiques

Marie-Laurence HAACK

En 2011, nous avons publié dans la revue *Anabases* une contribution aux Chantiers historiographiques qui proposait un aperçu sur un programme de recherche consacré à l'histoire de l'étruscologie au xx^e siècle soumis à l'Institut universitaire de France¹. L'article commençait par un *status quaestionis* qui faisait apparaître un manque d'études sur l'apparition et sur le développement de l'étruscologie scientifique et universitaire. Les savants s'étaient appliqués à rendre compte en particulier de deux phases d'étruscomanie dans l'histoire de l'historiographie, la première, à la Renaissance, qui avait abouti à la formation d'un « mythe étrusque », la seconde, dans la première moitié du xix^e siècle, qui avait mené à une présentation romantique et idéaliste de la Toscane². La plupart des études, toutefois, s'étaient arrêtées à la fin du xix^e siècle quand les Étrusques, tout en occupant

¹ Je remercie très chaleureusement M. Miller, G. Pucci, S. Rey et J.-P. Thuillier pour leur relecture.

Cf. M.-L. HAACK, « L'étruscologie : une histoire contemporaine ? », *Anabases*, 13, 2011, p. 266-285.

² Sur ces deux phases d'étruscomanie, on pourra consulter G. CIPRIANI, *Il mito etrusco nel Rinascimento fiorentino*, Florence, 1980 et G. CAMPOREALE, « Dall'etruscheria all'etruscologia. Appunti per un problema », in D. BARBAGLI et M. IOZZO, *Chiusi Siena Palermo. Etruschi. La collezione Bonci Casuccini*, Sienne, 2007, p. 25-38. Ces deux phases sont présentées rapidement dans M.-L. HAACK, « Modern approaches to etruscan culture », in J. MAC INTOSH TURFA (éd.), *The Etruscan world*, Londres-New York, p. 1136-1145 et EAD, « Introduction. De l'étruscomanie à l'étruscologie : l'étruscologie au début du xx^e siècle », in M.-L. HAACK et M. MILLER éd., *La construction de l'étruscologie au début du xx^e siècle*, Bordeaux, 2015, p. 9-12.

une place dans l'histoire de l'Italie préromaine et romaine, étaient encore étudiés sous un filtre romano-centriste qui leur déniait une existence particulière, malgré la constitution de grandes entreprises de recension comme le *Corpus Inscriptionum Etruscarum* de C. Pauli, A. Danielsson, G. Herbig et B. Nogara, publié à Leipzig entre 1893 et 1902, et comme le premier volume des *Etruskische Spiegel* d'E. Gerhard, publié à Berlin en 1839. Le sentiment d'une fin ou peut-être tout simplement d'une transformation de l'étruscologie avait sûrement motivé notre souhait de revenir sur les origines d'une discipline qui, au début du ^{xx}e siècle, avait perdu quelques-uns de ses acquis : les chaires d'étruscologie des universités de Rome et Florence, foyers traditionnels de l'enseignement universitaire de l'étruscologie, étaient partiellement démantelées, plus aucun spécialiste de langue étrusque n'enseignait dans les pays de langue allemande, où, traditionnellement, les étruscologues occupaient des chaires de linguistique indo-germanique, en France toute une génération d'étruscologues partait à la retraite sans que les postes qu'ils occupaient fussent pourvus par des spécialistes de l'Italie préromaine. Le moment paraissait donc favorable pour faire un bilan provisoire et une première histoire d'une discipline en plein questionnement sur son futur. Lors de trois colloques tenus à Amiens de 2013 à 2015, non seulement des étruscologues, mais aussi des antiquisants et des contemporanistes de plusieurs pays européens ont cherché à croiser leurs points de vue sur l'étruscologie dans l'Europe du ^{xx}e siècle avec l'objectif d'analyser la fabrication d'une discipline scientifique tout entière consacrée à l'étruscologie, ainsi que les présupposés et les modalités d'une telle opération, en trois périodes différentes : celle de l'institutionnalisation progressive de 1916 à la fin des années 1920, celle du maintien au temps des dictatures fasciste et nazie et celle du développement européen après 1945 jusqu'à la fin du siècle³.

La construction de l'étruscologie au ^{xx}e siècle

Le premier colloque qui s'est déroulé les 2 et 3 décembre 2013⁴ a cherché à retracer comment les études sur les Étrusques ont acquis à la fois une autonomie, une reconnaissance et un rayonnement qui ont abouti à la construction d'une science appelée étruscologie au début du ^{xx}e siècle. Les participants au colloque se sont demandé quels événements et quelles personnalités ont provoqué la

³ M. MILLER a proposé une présentation succincte des communications et des discussions tenues lors des trois colloques d'Amiens consacrés, entre 2013 et 2015, à l'histoire de l'étruscologie au ^{xx}e siècle dans un article encore sous-presse intitulé : « Tagungen. L'Étruscologie au ^{xx}e siècle in Amiens 2013-2015 », *Gnomon*, 88, 2016..

⁴ Les actes sont publiés sous le titre : *La construction de l'étruscologie au début du ^{xx}e siècle*, M. -L. HAACK et M. MILLER éd., Bordeaux, 2015.

transformation de l'étruscomanie en étruscologie. Ils ont examiné les étapes et l'étendue de cette construction et cherché à savoir si ces progrès avaient touché tous les domaines de l'étude des Étrusques de la même façon.

Le colloque a commencé par l'étude de l'événement qui a déclenché une révolution des points de vue sur l'art étrusque, puis il s'est poursuivi par celle de l'éventuel impact de cet événement sur tous les secteurs d'étude des Étrusques. F. Delpino⁵ a retracé la découverte d'une statue d'Apollon qui s'est produite à Véies, en Étrurie méridionale, en 1916, et qui a fait émerger – en une épiphanie autant archéologique que symbolique – l'étruscologie comme science moderne. M. Harari⁶ a montré que cet Apollon en marche et au profil non grec a provoqué la stupéfaction des archéologues, mais que cette statue qui ne rentrait pas dans les schémas de l'art classique a progressivement promu l'art étrusque au rang d'art original et atemporel, bien différent de l'art provincial et mineur qu'il semblait incarner jusque-là par rapport aux canons de l'art grec classique. Ce point de vue hérité de J.J. Winckelmann s'expliquait par l'importance accordée à l'époque aux personnalités artistiques. Par leur qualité artistique, l'Apollon ainsi que plusieurs fragments de statues de Véies découverts entre 1914 et 1919 ont changé le regard des étruscologues sur l'art des Étrusques : ils ont d'abord été attribués au sculpteur étrusque Vulca, puis leur originalité a été interprétée à travers le prisme de l'art moderne et de l'art africain, provoquant ainsi l'émerveillement des historiens d'art à un moment, celui des années 1920, où le cubisme et l'art africain séduisaient les avant-gardes.

La «révolution» des jugements portés sur l'art étrusque, jusque-là considéré comme provincial, a justifié le regroupement de spécialistes des Étrusques au sein d'un *Comitato permanente per l'Etruria* en 1925, qui s'est structuré progressivement d'abord autour d'événements nationaux, comme l'organisation, en 1926, d'un premier *Convegno nazionale etrusco* en 1926, et la publication d'une revue, les *Studi Etruschi*, à Florence à partir de 1927, puis autour d'événements internationaux, comme le premier *Congresso internazionale etrusco* entre Florence et Bologne en 1928, et la création d'un *Istituto di Studi Etruschi* en 1932. L.-M. Michetti⁷ a souligné combien, malgré l'existence de cet *Istituto*, il avait été difficile d'obtenir la création d'un enseignement universitaire spécialisé en étruscologie. Si la première chaire d'étruscologie est inaugurée à la Sapienza en 1925 et confiée à A. Della Seta,

⁵ F. DELPINO, «Tra '800 e '900: Veio e la moderna etruscologia», in HAACK et MILLER, *La construction*, p.15-28.

⁶ M. HARARI, «Grèce ou non Grèce au Portonaccio», in HAACK et MILLER, *La construction*, p.29-37.

⁷ L.-M. MICHETTI, «La première chaire d'Étruscologie à l'Université de Rome», in HAACK et MILLER, *La construction*, p.39-63.

G.Q. Giglioli qui a dirigé le chantier de fouilles de Véies au moment de la découverte de l'Apollon en marche n'obtint qu'une chaire de topographie antique en 1925 et une chaire d'archéologie et histoire de l'art grec et romain en 1935. Pourtant, de grandes synthèses sur les Étrusques ont été publiées dans ces années : P. Ducati publie en 1925 son *Etruria antica*, en 1927 sa *Storia dell'arte etrusca* et, la même année, avec G.Q. Giglioli, un livre à visée pédagogique *Arte etrusca*. Dans les autres pays européens, la situation est plus difficile encore et l'internationalisation de l'étruscologie a progressé difficilement. M. Miller⁸ a souligné l'absence de chaire d'étruscologie dans les pays de langue allemande, malgré la participation régulière de savants germanophones aux premiers colloques internationaux d'étruscologie et aux premiers numéros des *Studi Etruschi*. G. Rodenwaldt, président de l'Institut germanique d'archéologie de Berlin, a même été nommé président d'honneur du Premier *Congresso internazionale etrusco* et les Allemands ont constitué le contingent le plus important de tous les étrangers invités au congrès de 1928. En France, l'étruscologie a souffert de l'échec de J. Martha, dont le livre sur *La langue étrusque* a essuyé des critiques sévères. J. Martha, pourtant promis, en raison de son parcours universitaire qui l'a fait passer de l'École Normale Supérieure à l'École française d'Athènes, puis à celle Rome et à la Sorbonne, et grâce au succès de son livre sur *L'art étrusque* en 1889, à une belle carrière qui aurait dû le porter à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, s'est heurté à son inexpérience de la jeune science linguistique et il n'est pas parvenu à proposer de traductions convaincantes de longues inscriptions étrusques. C. Prost⁹ qui a retrouvé et analysé la correspondance de J. Martha à la sortie du manuel sur la langue étrusque en 1913 a retracé l'histoire d'un échec qui non seulement a enlevé à J. Martha tout espoir d'entrer à l'académie, mais a découragé toute une jeune génération de savants de se frotter aux antiquités étrusques et confirmé les propos prémonitoires du grammairien Michel Bréal à Auguste Geffroy, directeur de l'École française de Rome, sur l'absence de formation en France pour les jeunes chercheurs souhaitant se lancer dans l'étude de la langue étrusque. S. Rey¹⁰ a ainsi montré le vide générationnel qui a suivi en France la publication de *La langue étrusque* en 1913, et donc le retard de la science française, au moment où la création des *Studi Etruschi* suscitait en Italie comme en Allemagne des vocations d'étruscologues. Les Français souffrent de leur impréparation en matière archéologique

⁸ M. MILLER, « Archeologi e linguisti tedeschi e l'Istituto di Studi Etruschi prima della Seconda Guerra Mondiale », in HAACK et MILLER, *La construction*, p. 107-119.

⁹ C. PROST, « La réception critique de *La langue étrusque* de Jules Martha : l'apport des archives privées », in HAACK et MILLER, *La construction*, p. 67-91.

¹⁰ S. REY, « Les savants français dans les premières années des *Studi Etruschi* », in HAACK et MILLER, *La construction*, p. 121-130.

et de la législation archéologique italienne qui empêche la plupart d'entre eux – à l'exception de S. Gsell à Vulci – de fouiller en Italie. Toute une jeune génération de savants a disparu pendant le premier conflit mondial. Ainsi, les Français n'ont été que rarement cités dans les premiers numéros des *Studi Etruschi*; Albert Grenier a été le seul Français à publier un article dans les premières années de la revue.

Le colloque de 2013 a également mis l'accent sur la diversité des rythmes de développement de l'étruscologie selon les secteurs de la recherche. Autant l'histoire de l'art étrusque a connu une impulsion décisive grâce à la découverte de l'Apollon de Véies, autant la linguistique étrusque a souffert de graves retards de méthode qui ont entaché le développement de l'étruscologie. Les savants italiens, comme l'a bien mis en évidence E. Benelli¹¹, se sont entêtés à suivre jusqu'en 1929 une méthode étymologique qui les a portés vers une aporie, alors que leurs collègues allemands et scandinaves, plus avisés, s'étaient déjà tournés vers une méthode combinatoire plus fructueuse. On peut donc dire avec E. Benelli que retracer l'histoire de la linguistique étrusque des premières années du xx^e siècle revient à raconter l'histoire d'un échec. La linguistique étrusque a subi la crise de la méthode combinatoire qui n'est pas parvenue à dépasser l'obstacle représenté par le grand nombre d'*hapax* et qui s'est enfoncée à reprendre la voie d'un néo-étymologisme, incarné par Alfredo Trombetti et Francesco Ribezzo, dont les résultats ont tardé. Il a fallu attendre l'année 1928 pour que la crise fût surmontée grâce à la publication de la communication de G. Buonomi au Premier *Congresso internazionale etrusco*, où le savant italien a prodigué une leçon de méthode qui vaut encore actuellement. Il a insisté sur la nécessité de contrôler les éditions des inscriptions, plaidé pour une application plus rationnelle de la méthode combinatoire et présenté l'étymologie comme un point d'arrivée, et non comme un point de départ. Il a défini aussi l'épigraphie étrusque comme une discipline autonome et il a demandé d'appliquer à l'étrusque ce principe exposé par R. Cagnat à propos du latin : *L'epigrafia non è affare d'intuizione, bensì di scienza e di pratica: non la si divina, la si apprende*. Par ces mots, la méthode étymologique, représentée par A. Trombetti, présent lors de ce congrès, a fait l'objet d'une condamnation sans appel. Pour sortir de cette crise qui menaçait l'ensemble de l'étruscologie, il semble que les fondateurs des *Studi Etruschi* aient voulu ouvrir la discipline à des spécialités qui ne relevaient pas à proprement parler de l'étude de l'antiquité. C'est ainsi que le premier numéro des *Studi Etruschi* avait annoncé : *La rivista accoglierà i lavori originali nonché informazioni e notizie di tutto quanto riguarda il progresso delle nostre conoscenze su questo antico [...] popolo italiano*. Nous avons essayé de montrer pourquoi cette ouverture vers des sciences naturelles,

¹¹ E. BENELLI, « Epigrafia e lingua etrusca fra Pauli e Buonomi », in HAACK et MILLER, *La construction*, p. 93-103.

comme la craniologie et la géologie, a périclité¹². L'anthropologie italienne qui aurait voulu identifier des crânes étrusques à l'aide de critères scientifiques a suivi des méthodes qui n'avaient rien de rigoureux et elle s'est vue concurrencée par la nouvelle anthropologie physique allemande qui ne faisait des Étrusques qu'une branche de la race méditerranéenne ou orientale jugée inférieure à la race aryenne. La collaboration avec les géologues n'a pas mené à la réalisation d'une carte de toutes les mines étrusques d'Italie, mais elle a favorisé la fouille d'un site important comme Populonia.

Dès la fin des années 1920, l'étruscologie est menacée d'éclatement en raison de la division croissante entre historiens et archéologues autour de la question des origines étrusques qui devient une question autant politique que scientifique. Les Étrusques, peuple matriarcal et oriental selon le savant suisse H. Mühlestein, sont devenus le catalyseur et le symbole, a expliqué R.P. Krämer¹³, de son image utopique d'un monde universel qui n'est pas, loin s'en faut, a souligné M. Pesditschek¹⁴, celle du savant autrichien F. Schachermeyr, lui aussi partisan d'une origine orientale des Étrusques mais vue très négativement dans le cadre d'une lutte des races influencée par le nazisme naissant.

La période du début du xx^e jusqu'à la fin des années 1920 voit donc naître une nouvelle discipline scientifique et universitaire qui se construit à des rythmes différents selon les domaines et selon les pays. L'étruscologie, en effet, a gagné en légitimité, mais elle n'a pas encore acquis d'unité scientifique. Les études sont fragmentées, comme le montrent les premiers numéros des *Studi Etruschi*, divisés en sections distinctes sur l'histoire et l'archéologie, sur la langue et l'épigraphie et l'histoire naturelle, et les dictionnaires tels que le *Reallexikon der Vorgeschichte* et l'*Enciclopedia italiana*. Surtout, certains secteurs de l'étruscologie progressent plus vite que d'autres. L'art étrusque acquiert grâce à la découverte de l'Apollon de Véies sa propre autonomie dès le début des années 1920; la linguistique étrusque, en revanche, à de rares exceptions près, ne sort des errements du néo-étymologisme que tardivement, à partir de 1928; enfin, la contribution des sciences naturelles à l'histoire des Étrusques s'avère modeste. En Italie, l'étruscologie obtient une reconnaissance qui passe par la création d'un *Istituto di Studi Etruschi*, l'organisation de colloques internationaux et de chaires universitaires d'étruscologie. À l'inverse, en France et curieusement en Allemagne, où pourtant les savants

¹² M.-L. HAACK, «De la veine au crâne. L'étruscologie entre éclatement et ouverture : le cas des sciences naturelles», in HAACK et MILLER, *La construction*, p. 165-184.

¹³ R.P. KRÄMER, «Von einer "Orientalisierung Roms durch die Etrusker"», Hans Mühlestein und seine Theorien zu den Etruskern», in HAACK et MILLER, *La construction*, p. 133-149.

¹⁴ M. PESDITSCHKEK, «Fritz Schachermeyr und seine Etruskerforschung», in HAACK et MILLER, *La construction*, p. 151-163.

participent activement aux colloques internationaux d'étruscologie organisés par l'*Istituto di studi Etruschi*, l'étruscologie reste en marge des institutions universitaires. Le manque de réponse claire à la question des origines étrusques contribue à la lenteur de l'internationalisation de la reconnaissance de l'étruscologie.

Les Étrusques au temps du fascisme et du nazisme

Après le constat, lors du colloque de décembre 2013, que l'étruscologie s'est construite par étapes et de façon irrégulière, après une révolution des points de vue sur l'art étrusque qui a mené les étruscologues à se réunir au sein d'un *Istituto di Studi Etruschi*, possédant sa revue et organisant ses colloques nationaux et internationaux, le deuxième colloque sur l'histoire de l'étruscologie au xx^e siècle qui s'est tenu du 22 au 24 septembre 2014¹⁵ s'est donné pour objectif de mesurer les effets du fascisme et du nazisme sur le développement institutionnel et scientifique de la jeune discipline étruscologique. Il est apparu que le fascisme et le nazisme ont provoqué une crise multiforme qui a touché tant les contenus et leur diffusion que les acteurs de la discipline ; il est aussi devenu patent que les effets de cette crise se sont fait sentir très différemment selon les pays européens et selon les secteurs.

Tous les domaines de la recherche étruscologique ont traversé une crise épistémologique. La linguistique étrusque qui n'était sortie de la crise causée par les errements de la méthode néo-étymologique qu'en 1928 a connu dans les années 1930 à la fois en Allemagne et en Italie une impasse dont V. Belfiore¹⁶ et E. Benelli¹⁷ ont bien montré, chacun de leur côté, les raisons. En Allemagne, les linguistes, à cause de leur isolement scientifique, se sont privés des apports de l'archéologie et de la philologie. La recherche est également ralentie par des luttes entre institutions (l'*Amt Rosenberg*, la *Forschungsgemeinschaft Deutsches Ahnenerbe*, le *Nationalsozialistischer Deutscher Dozentenbund*, la *Hochschulkommission der NSDAP* par exemple) et par la superposition des compétences, notamment entre l'*Amt Rosenberg*, la Société Kaiser-Wilhelm et la *Deutsche Forschungsgemeinschaft*. Les linguistes ont aussi souffert des lois nazies sur l'enseignement qui ont exclu de l'université des éléments aussi brillants qu'E. Goldmann et Arthur Rosenberg en raison de leurs opinions marxistes et qu'E. Fiesel pour sa confession juive. Or, les travaux de cette dernière, par exemple, avaient contribué à faire avancer la compréhension de textes longs grâce à une utilisation rigoureuse de la méthode

¹⁵ Les actes de ce colloque seront publiés par Ausonius à Bordeaux en 2016.

¹⁶ V. BELFIORE, « La linguistique étrusque en Autriche et en Allemagne : 1928-1942 ».

¹⁷ E. BENELLI, « La linguistica etrusca in Italia : 1928-1942 ».

combinatoire. En Italie, où la linguistique a bénéficié d'une grande autonomie et dans la mesure où tous les linguistes italiens étaient liés à des degrés divers au régime fasciste, la crise est de nouveau avant tout méthodologique et scientifique : bien que les voies du néo-étymologisme et de la linguistique classique aient montré leurs limites, M. Pallottino, considéré par S.P. Cortsen comme « *die junge Hoffnung der Etruskologie* », a été le seul des linguistes italiens à suivre les conseils prodigués par G. Buonomi en 1928 et, par conséquent, le seul à réussir à sortir de la crise, en se servant de la méthode néo-combinatoire.

Le domaine des études italiennes sur la religion étrusque est sans doute celui qui a été le moins touché par la crise. V. Bellelli¹⁸ a estimé qu'il n'existait pas de vraie césure entre la période qui précède le fascisme et celle du fascisme. Les études des savants italiens auraient continué à « italiciser » les Étrusques et à faire comme s'il y avait eu sur le sol italien depuis l'Antiquité et sans interruption jusqu'au ^{xx}e siècle une continuité culturelle. Ainsi, ces études n'auraient été touchées que superficiellement par le fascisme. V. Bellelli distingue ainsi une déférence formelle à l'idéologie fasciste, avec tout ce qu'elle comporte de rhétorique, et une lecture des documents archéologiques libre de tout conditionnement politique. Il prend l'exemple du célèbre article de P. Ducati sur l'oinochoé de Tragliatella de 1929 où P. Ducati mène une analyse de la documentation archéologique et littéraire qui ne se prête à aucune critique scientifique ou politique, mais qu'il conclut avec emphase par un rappel au ton mussolinien des *vincoli strettissimi tra l'Etruria e Roma, che, in tempi così antichi, già erano presagio della futura grandezza della Città Eterna*.

Les tensions se sont cristallisées surtout autour de la question des origines des Étrusques si souvent débattue. Le sujet est autant politique que scientifique et les savants rivalisent de propositions pour proposer à leur tour une solution qui satisfasse à la fois les autorités politiques et scientifiques. R.P. Krämer¹⁹ a expliqué comment l'archéologue F. Altheim, membre du *Nationalsozialistischer Deutscher Lehrer-Bund* et membre de la *SA-Reserve I* de 1934 à 1936, a mis ses recherches archéologiques au service de ses convictions nazies. Avec l'appui financier de l'*Ahnenerbe*, il a prétendu renouveler les études sur les Italiques et sur l'Italie préromaine en utilisant des inscriptions du Val Camonica dans lesquelles il prétendait lire les preuves de ce que le régime nazi affirmait par ailleurs, c'est-à-dire que les civilisations italique et romaine, comme celles de l'Orient, dériveraient toutes d'une seule matrice, la civilisation germanique, qui aurait porté ses

¹⁸ V. BELLELLI, « Le ricerche sulla religione etrusca fra la prima e la seconda guerra mondiale, con particolare riferimento alla situazione italiana ».

¹⁹ R.P. KRÄMER, « Von Ritzzeichnungen, Runen und Rom. Franz Altheim und seine Studien zu Italikern während des Nationalsozialismus ».

lumières au sud et en Orient grâce à des vagues d'immigration. Le problème des origines des Étrusques a intéressé aussi un personnage très influent de la science nazie des années 1930, E. Fischer, médecin et généticien célèbre pour avoir expliqué à un public cultivé le principe des règles mendéliennes de l'hérédité. Au titre de spécialiste de raciologie (*Rassenkunde*), E. Fischer a prétendu ajouter aux catalogues raciaux de son époque une nouvelle race, la « race étrusque », une race non métissée, qu'il dit avoir étudiée de près lors d'un voyage d'étude en Italie au printemps 1938 et identifiée grâce à la forme aquiline de son nez. Ce faisant, non seulement il a consolidé son statut menacé au sein de l'anthropologie allemande par la concurrence de son collègue H.F. Günther, mais il a servi la politique de collaboration de l'axe Rome-Berlin et appuyé des manœuvres qui aboutiront au manifeste des scientifiques racistes, publié une première fois de manière anonyme sur le *Giornale d'Italia* le 15 juillet 1938 avec pour titre « Le fascisme et le problème de la race » et republié dans le numéro de *La difesa della razza*, le 5 août 1938.

De fait, en Italie, la crise a atteint un sommet au moment de l'axe Rome-Berlin, puis au moment du lancement de la campagne raciale. Dans le domaine de l'histoire de l'art étrusque, elle s'est traduite par un retour aux vieux classements des arts antiques. G. Pucci²⁰ a analysé le moment de passage entre les années 1920 et les années 1930 où la sculpture étrusque a perdu de son prestige esthétique pour être frappée d'un mépris dont il faut chercher les raisons dans le climat politique de l'époque. Ainsi, l'art étrusque, que son anticlassicisme avait rendu moderne dans les années 1920, a été considéré alors comme un art grossier, inférieur aux arts grec et romain, auxquels il était sans cesse comparé. La presse fasciste et raciste italienne, à partir de 1938, a débattu de l'aryanité du peuple étrusque et P. Ducati a estimé que, grâce à ses qualités spirituelles, la *stirpe* romaine avait absorbé sans problèmes le substrat étrusque et en avait amélioré les caractéristiques physiques.

La crise a menacé aussi dans toute l'Europe le recrutement de nouveaux étruscologues. En Italie, l'étude de l'histoire romaine a offert plus de perspectives que l'étruscologie, même si F. Delpino²¹ a montré que même le surintendant aux fouilles et aux musées de Naples, V. Spinazzola, a pu être évincé de l'administration des antiquités et des Beaux-Arts pour des raisons en partie politiques. Comme l'a montré M. Harari²², même M. Pallottino, jeune étruscologue prometteur, a cédé au racisme nationaliste – mais pas au racisme biologique – de la propagande fasciste dans une trentaine d'articles consacrés à l'histoire de la puissance romaine dans la revue *Rassegna Sociale dell'Africa Italiana* entre l'automne et l'hiver 1938 et le début

²⁰ G. PUCCI, « La sculpture étrusque dans les années vingt et trente : entre esthétique et idéologie ».

²¹ F. DELPINO, « Ascesa e caduta del soprintendente Spinazzola (1911-1924) ».

²² M. HARARI, « Pallottino africanista ».

de l'année 1943 : dans ces textes, M. Pallottino a tenté de justifier par le recours à l'histoire antique l'intervention militaire italienne en Afrique. Cette « romanisation » des étruscologues italiens a découragé un peu plus les savants français qui ont abandonné le terrain de l'étruscologie, comme l'a constaté S. Rey²³. Aucune vocation d'étruscologue ne semble s'être dessinée en France et le seul manuel de langue française sur l'étruscologie dans ces années est *Le problème étrusque* publié par le savant italien P. Ducati en 1938. En Allemagne, comme l'a décrit J.-P. Legendre²⁴, le jeune Alexander Langsdorff a délaissé l'archéologie malgré le succès de son livre sur les *œnochoés* de type *Schnabelkanne*, publié en 1929 en collaboration avec Paul Jacobstahl, au profit d'une carrière très rapide au sein de la hiérarchie nazie. Ce faisant, il a servi le régime au plus haut niveau, qu'il s'agisse de l'état-major de la ss, de la *Dienststelle Ribbentrop* ou du ministère de l'Intérieur, où il est devenu l'un des rouages du système répressif nazi et il a contribué à l'application des mesures antisémites.

Les effets du fascisme et du nazisme semblent s'être fait aussi sentir tardivement sur la vulgarisation de l'étruscologie en Allemagne et en Italie. R. Da Vela²⁵ a constaté que le changement s'est produit seulement à partir de la mise en place de la politique raciale en 1938. En Italie, où est exalté le mythe de la *Romanità*, l'importance des Étrusques dans la formation de l'Italie a continué d'être reconnue, mais leur « race » était décrite comme « incertaine ». En Allemagne, les auteurs de manuels se sont montrés hostiles aux Étrusques : ils les ont présentés comme venant d'Asie Mineure et ils les ont cités parmi les peuples ayant corrompu la race nordique qui vivait dans la Rome rurale des origines. Ils ont même fini par les faire disparaître des manuels d'histoire. On comprend donc qu'une piètre image des Étrusques ait été proposée dans la culture populaire. Le cas de Carl Diem, secrétaire du Comité d'organisation pour les *XI^{es}* jeux Olympiques de Berlin de 1931 à 1937 et directeur de l'Institut olympique international à Berlin de 1938 à 1945, est exceptionnel, a remarqué J.-P. Thuillier²⁶. Malgré ses sympathies avérées, C. Diem a fait dans le numéro 15 de 1941 de la revue *Olympische Rundschau*, envoyée gratuitement à tous les membres du mouvement olympique, un article de bonne tenue sur le sport étrusque : il a reconnu que, si les influences helléniques sont incontestables, les caractères originaux du sport étrusque ne le sont pas moins. En Allemagne, pourtant, l'image la plus répandue des Étrusques était fondée sur des documents

²³ S. REY, « Les étruscologues français à l'heure des régimes autoritaires ».

²⁴ J.-P. LEGENDRE, « Alexander Langsdorff (1898-1946) : de l'étude des *œnochoés* étrusques aux plus hautes sphères du Troisième Reich ».

²⁵ R. DA VELA, « L'immagine degli Etruschi nell'educazione scolastica in Italia e in Germania (1928-1945) ».

²⁶ J.-P. THUILLIER, « Carl Diem et le sport étrusque ».

historiques et archéologiques très contestables, comme l'a montré l'analyse par M. Miller²⁷ de l'œuvre d'Alfred Rosenberg, un journaliste d'origine balte, qui s'est appuyé sur *Tusca* d'A. Grünwedel, pour propager dans son *Mythus des 20. Jahrhunderts. Eine Wertung der seelisch-geistigen Gestaltenkämpfe unserer Zeit* l'image d'une race étrusque « orientale », dégénérée et perversie, qui aurait transmis aux Romains son goût pour la superstition et pour les castes sacerdotales et qui serait à l'origine de la papauté, du satanisme et de la sorcellerie.

Pendant la période du fascisme et du nazisme, l'étruscologie a subi une crise des savoirs et des hommes que les pays européens ont surmontée différemment. La linguistique et l'histoire de l'art étrusques ont été le plus durement touchées : la plupart des linguistes italiens, en particulier, ne sont pas parvenus à sortir de l'impasse du néo-étymologisme et les historiens d'art ont effectué un retour en arrière, en appliquant à nouveau à l'art une classification des arts qui a mis à une place marginale un art anti-classique comme l'art étrusque. Le recrutement de jeunes étruscologues a souffert, dans des régimes qui se sont voulus martiaux, de la concurrence d'une histoire romaine présentée comme conquérante. Enfin, la formation de l'axe Rome-Berlin en 1936 et le lancement d'une politique raciale en Italie en 1938 ont remis au goût du jour la question de l'origine des Étrusques, mais celle-ci a été traitée sous un angle plus politique que scientifique faute de nouvelles preuves incontestables sur le sujet.

L'étruscologie dans l'Europe d'après-guerre

Le troisième colloque qui s'est tenu du 14 au 16 septembre 2015 à Amiens a porté sur la façon dont la construction de l'Europe politique a pu influencer sur l'étruscologie et sur le rêve européen qui s'est construit sur les ruines de la Seconde Guerre mondiale et avant même la signature du Traité de Rome. Les spécialistes des Étrusques, auxquels les régimes fasciste et nazi avaient préféré des modèles virils comme les Romains, ont adhéré au rêve européen de coopération pacifique. Ils ont mis en place cette collaboration scientifique par la création d'associations internationales, comme l'Association internationale d'archéologie classique, et par la mise en place de l'exposition itinérante sur les Étrusques de 1955 et 1956.

F. Delpino²⁸ voit naître dès septembre 1943 dans le *Journal de guerre* de M. Pallottino une aspiration au dépassement des idéologies nationalistes et au projet d'une « noble action de collaboration internationale » que M. Pallottino a mis en œuvre par sa participation à la création de l'« Union internationale des instituts

²⁷ M. MILLER, « Alfred Rosenberg, die Etrusker und die Romfrage ».

²⁸ F. DELPINO, « Tra utopia e realtà : prospettive internazionali per l'archeologia italiana del dopoguerra ».

d'archéologie, d'histoire et d'histoire de l'art à Rome» et de l'«Association internationale d'archéologie classique» dès la fin de la guerre. Cette coopération a permis la réalisation de grandes expositions au caractère continental et européen qui ont modifié le regard porté sur les Étrusques. L. Haumesser²⁹ a montré combien l'exposition itinérante, «Art et civilisation des Étrusques», qui, de 1955 à 1956, va de Zurich à Cologne, en passant par Milan, La Haye, Paris et Oslo, a contribué à donner une vision européenne des Étrusques, avant même la signature du traité de Rome. Il a souligné en particulier par l'étude de la scénographie adoptée au Louvre combien l'exposition de Paris a diffusé une image moderne des Étrusques auprès d'un grand nombre de visiteurs. Sur un plan scientifique, a expliqué V. Bellelli³⁰, cette exposition a aussi encouragé les collaborations entre céramologues et elle a fait sortir les études sur les céramiques étrusques de leur marginalité. Dans le Midi de la France, d'après C. Prost³¹, la coopération pacifique développée après 1945 a mené à la présentation progressive des Étrusques par Fernand Benoît et Nino Lamboglia, membres fondateurs de l'Institut des études ligures, comme un peuple méditerranéen et elle a favorisé l'entreprise de fouilles sous-marines, comme celle qui a conduit à la découverte de La Love à Antibes en 1955. Dans ce cas, l'internationalisation des études a servi de support à l'affirmation d'une identité régionale.

Les participants du colloque ont affronté aussi la reprise de la question des origines étrusques après 1945. M. Harari³² a examiné l'émergence de la thèse de l'ethnogenèse des Étrusques par M. Pallottino en fonction de l'évolution intellectuelle de M. Pallottino et du contexte culturel de l'époque. S. Rey³³ a montré que, même si cette thèse a insisté sur la centralité de la Méditerranée, les Étrusques ont pourtant gardé mauvaise presse auprès de romanistes; G. Dumézil a réduit le rôle des Étrusques dans son appendice à la *Religion romaine archaïque* (1966). G. Dumézil, qui voulait démystifier tous les impensés historiographiques, a refusé de faire de l'Étrurie cette inspiratrice religieuse systématiquement convoquée. De leur côté, la plupart des étruscologues, M. Pallottino en tête, se sont obstinés à ignorer les travaux duméziliens. M. Di Fazio³⁴ a souligné que, pourtant, même si

²⁹ L. HAUMESSER, «Les Étrusques à Paris en 1955. Conception et fortune d'une exposition».

³⁰ V. BELLELLI, «La ceramologia etrusca nel dopoguerra: approcci critici e linee di sviluppo dei sistemi di classificazione».

³¹ C. PROST, «Les Étrusques vus du Midi de la France: la constitution d'un "homo mediterraneus"».

³² M. HARARI, «Massimo Pallottino e la questione dell'origine degli Etruschi».

³³ S. REY, «Les paradoxes de *La religion romaine archaïque* (1966) de Georges Dumézil. Sens et réception de l'appendice étrusque».

³⁴ M. DI FAZIO, «Gli Etruschi e gli altri. Rapporti tra l'Etruscologia e l'Archeologia Italica nella ricerca italiana del Dopoguerra».

M. Pallottino a contribué à attirer l'attention avant tout sur les Étrusques et à faire de l'étruscologie une discipline autonome ; progressivement les Étrusques ne sont plus étudiés comme un problème en soi, mais dans le cadre d'une Italie élargie aux Italiques. Dans le même temps, les images des Étrusques qui se sont diffusées dans la culture populaire sont restées pleines de clichés. Pour A. Heinemann³⁵, le cinéma a proposé une vision mystificatrice et « nécrocentrique » des Étrusques qui éclaire davantage sur la pop-culture du xx^e siècle que sur la civilisation étrusque. G. Pucci³⁶ a démontré qu'à l'inverse, la bande-dessinée, peut-être parce qu'elle avait souvent une visée pédagogique et qu'elle était souvent diffusée par des maisons d'édition catholiques, a offert au contraire une image très informée des Étrusques. Dans l'Allemagne de l'après-guerre, où A. Wittenburg³⁷ a souligné la continuité du personnel enseignant spécialiste de l'Antiquité, F. Bubenheimer-Erhart³⁸ a noté que les Étrusques sont presque absents des livres d'histoire, alors que, dans les manuels de l'Italie de l'après-guerre, le passé étrusque est valorisé pour être opposé à l'éducation fasciste et pour souligner les richesses de la région de la Toscane. Quoique peu étudiés à l'école, les Étrusques ont bénéficié en Allemagne, grâce à l'exposition de 1955 et 1956 d'un regain d'intérêt dont a profité une série de livres de vulgarisation de langue allemande étudiée par M. Miller et nous-même³⁹. En France, le livre de vulgarisation de J. Heurgon, grand étruscologue, *La vie quotidienne des Étrusques* publié en 1961, n'est pas exempt de clichés sur l'italianité des Étrusques, comme l'a déploré J.-P. Thuillier⁴⁰ qui a relevé que l'une des dernières phrases du livre est : « ... on cherche un Étrusque et l'on trouve un Italien. » Il est apparu ainsi que le rêve européen s'est heurté à la réalité, soit aux vieilles rancœurs non éteintes de la guerre, soit à la persistance d'une idéologie fasciste ou aux nouvelles divisions européennes. L'étruscologie a ainsi souffert en Espagne de la volonté de Franco d'insister sur le rôle joué par l'unité linguistique, territoriale, religieuse et politique dans la prospérité de l'empire romain. A contrario, a montré F. Gracia Alonso⁴¹, l'Étrurie et ses cités-états, sa spécificité linguistique et son rôle dans la chute de la monarchie romaine étaient mal considérés et

³⁵ A. HEINEMANN, « Tombe di Celluloide. Etruschi, etruscologi e i morti del passato nel cinema italiano del Novecento avanzato ».

³⁶ G. PUCCI, « Les Étrusques roulent en bande (dessinée) ».

³⁷ A. WITTENBURG, « Continuités dans l'Allemagne de l'après-guerre : trois observations ».

³⁸ F. BUBENHEIMER-ERHART, « Les Étrusques à l'école. Mémoire de leur civilisation selon les manuels scolaires dans les pays de langue allemande ».

³⁹ M. MILLER et M.-L. HAACK, « Wissenschaft für Laien – Laien machen Wissenschaft. Populärwissenschaftliche Literatur über die Etrusker im deutschsprachigen Raum ».

⁴⁰ J.-P. THUILLIER, « Les Étrusques : des Italiens comme les autres ? À propos de *La vie quotidienne chez les Étrusques* de Jacques Heurgon (1961) ».

⁴¹ F. GRACIA ALONSO, « La vision des Étrusques dans l'Espagne de Franco (1939-1975) ».

ils ont donc constitué une partie très réduite des intérêts des scientifiques espagnols. Même la question de l'origine des Étrusques qu'on croyait résolue grâce à la théorie de l'ethnogenèse défendue par M. Pallottino a continué d'être débattue, en Turquie en particulier, a expliqué R.P. Krämer⁴², où l'identité nationale de la jeune république Turquie s'est construite à partir de la *Türk Tarih Tezi* (La thèse de l'histoire turque). Selon cette thèse, soutenue à la fin du xx^e siècle par des analyses ADN montrant une *Anatolian connection*, les Étrusques viendraient d'Asie Mineure. Ainsi, les auteurs Adile Aya et Kâzım Mirşan, comme la *Türk Tarih Kurumu* (la Commission d'État pour l'histoire turque), ont repris la vieille idée de l'origine orientale des Étrusques. Enfin, R. Da Vela⁴³ s'est intéressée aux défis de l'étruscologie dans un monde globalisé où des pays, comme la Chine et le Japon, où les références culturelles sont différentes, accueillent des expositions sur les Étrusques et sont visés par un marketing culturel qui encourage le tourisme en Toscane.

L'étruscologie d'après 1945 s'est développée sur la base d'un rêve européen qui a favorisé les collaborations et les expositions internationales et donné, après la phase des années 1920, une seconde modernité aux Étrusques. De peuple méditerranéen, les Étrusques ont été vus progressivement comme un peuple européen, issu de migrations et formé, selon un processus d'ethnogenèse, sur un territoire aux frontières qu'il est malaisé de fixer, puis comme un peuple connecté au reste de l'Europe celtique et méditerranéenne. Les Étrusques ayant perdu de leur spécificité aux yeux des chercheurs qui se sont mis à les étudier dans le cadre d'une Italie élargie aux frontières de l'Europe, on comprend pourquoi, à la fin du siècle, la nécessité de préserver des chaires d'étruscologie et une discipline étruscologique n'a pas toujours été un sentiment partagé en dehors du cercle restreint des étruscologues. On constatera tout de même que, dans le même temps, l'intérêt du grand public pour les Étrusques, entretenu par des expositions, par des films et des bandes-dessinées, n'a pas faibli, qu'il a continué à se développer aux États-Unis et qu'il a fait son apparition en Asie.

Ces trois colloques ont donné, nous l'espérons, l'impulsion à une nouvelle histoire de l'étruscologie dont seuls certains aspects ont pu être traités. Il reste encore à réaliser une histoire de *Istituto di Studi Etruschi* qui mette bien en lumière les motivations qui ont présidé à sa création, les moyens matériels, financiers et humains mis en œuvre pour cette création ainsi que l'organisation de cet

⁴² R.P. KRÄMER, « The Anatolian Connection. Gli Etruschi, le analisi DNA e la storiografia turca ».

⁴³ R. DA VELA, « Crouching Chimera, Hidden Dragon. La percezione della cultura etrusca come una radice della cultura europea in India, Cina e Giappone ».

Istituto dans les premiers temps de son existence. Il manque aussi une biographie intellectuelle de M. Pallottino qui s'attache à comprendre la complexité d'un parcours qui est passé par l'adhésion, peut-être superficielle, au fascisme et d'une personnalité qui a façonné l'étruscologie d'après-guerre. Même si les organisateurs de ces colloques ont tenu à adopter une perspective européenne, l'étruscologie de certains pays européens a aussi été laissée de côté faute de temps et de spécialistes : on aurait aimé ainsi pouvoir revenir sur l'étruscologie belge, en particulier sur M. Renard, dont les travaux après 1945 sont encore marqués par une aversion pour l'Allemagne, et sur l'étruscologie suédoise, dont l'activité archéologique a été particulièrement importante dans les années 1960 et 1970. Enfin, on espère pouvoir faire figurer dans les actes du troisième colloque les textes de collègues qui n'avaient pas pu se déplacer à Amiens et qui ont accepté de traiter de l'influence ou du rejet du marxisme sur les études étruscologiques d'après-guerre et du rôle des instituts de recherche internationaux de Rome. On ajoutera que, peut-être parce qu'il est difficile pour des antiquisants de faire une histoire du temps présent, personne ne s'est encore risqué à analyser la conception, les ressorts et les écueils de l'exposition sur *Les Étrusques et l'Europe* de 1992, mais nous avons bien conscience que ces trois colloques ne constituent que l'ébauche d'une histoire dont beaucoup de chapitres restent à écrire.

Marie-Laurence Haack

Université de Picardie, Amiens

Institut universitaire de France

haackml@yahoo.fr